

25 MARS 2021 – CEREMONIE COMMEMORATIVE A OUCHY

Monsieur le Syndic de Lausanne
Monsieur le Consul général de Grèce
Madame et Monsieur les représentants du CIO
Père Alexandre
Chers amis,

Il y a des dates, des mots, qui, par la force de leur symbolisme, arrivent à réduire la portée et à occulter des pans entiers des évènements auxquels ils se réfèrent.

Tel est certainement le cas de la date du 25 mars, que la Grèce officielle a retenu pour célébrer sa révolution. Tel est également le mot « combattants » que nous avons choisi d'inscrire sur ce phylactère.

En se focalisant sur la date du 25 mars on allume tous les projecteurs sur le soulèvement du Péloponnèse et des autres régions de la Grèce continentale et insulaire mais on laisse dans l'obscurité de l'histoire le vrai début de la révolution, initiée par Alexandre Ypsilantis, le 22 février 1821.

La société secrète Philiki Etéreia , qui préparait le soulèvement, avait confié la direction générale des opérations à Alexandre Ypsilantis, officier supérieur de l'armée de Russie et ami du Tsar. Et c'est ainsi que Ypsilantis, qui avait levé une petite armée, a proclamé la révolution depuis Iassi, en Moldavie, avec un peu plus d'un mois d'avance par rapport à la date prévue pour le soulèvement, en Grèce. Date qu'il avait lui-même voulu pour que le début de la révolution coïncide avec la fête de l'Annonciation.

Partant du territoire russe, il avait franchi le Prout en tenue d'officier supérieur russe qu'il était. Il ambitionnait de provoquer le soulèvement des principautés danubiennes et des Balkans, avec l'aide de la Russie, avant de rejoindre, avec son armée, les insurgés de la Grèce et son frère Dimitrios, qui s'y trouvait déjà.

Malheureusement les choses ne se sont pas passées comme prévu. L'armée d'Ypsilantis a été anéantie et lui-même a fini ses jours dans une geôle autrichienne.

La célébration du 25 mars a un autre effet réducteur. Elle donne l'impression que la révolution grecque a été un événement violent certes mais limité dans le temps. On oublie bien vite qu'il a fallu neuf ans de batailles et de sacrifices humains avant d'arriver à la reconnaissance formelle, en 1830, de l'Etat grec, nouveau et indépendant.

Quand on parle de combattants, dans le contexte de la révolution grecque, l'image qui vient naturellement à l'esprit est celle du guerrier en fustanelle, le sabre à la main, souvent sur fond de ruines antiques ou plus récentes.

Autant il est vrai que des milliers de ces héros, issus des troupes de Kleftes et d'Armatoles des montagnes, ont littéralement porté jusqu'au bout la révolution, autant il est vrai que d'autres combattants, moins représentatifs peut-être mais pas moins valeureux, ont également lutté pour la liberté.

En commençant par le « bataillon sacré » d'Alexandre Ypsilantis, composé, pour la plupart de jeunes grecs de la diaspora, souvent étudiants, idéalistes mais peu ou pas du tout familiers de la guerre.

La plupart a trouvé la mort lors du dernier affrontement de l'expédition de Ypsilantis.

D'autres parmi ses combattants, environ 170, ont réussi à rejoindre la Suisse, qui les a généreusement hébergés pendant huit mois avant qu'ils puissent rejoindre les insurgés de la Grèce en passant par Genève et la France.

D'autres encore, guidés par un cousin de Kolokotronis, ont réussi à traverser les Balkans pour rejoindre les champs de bataille.

L'image du combattant héroïque ne doit pas non plus occulter la contribution importante et multiple des femmes.

Certaines, les Souliotes, n'ont pas hésité à se donner la mort, avec leurs enfants, pour éviter de tomber aux mains des guerriers d'Ali pacha. Par ce suicide collectif, elles ont grandement contribué au courant philhellène européen, qui a fini par convaincre les gouvernements des grandes puissances à soutenir la cause des Grecs.

Les femmes ont souvent été présentes sur les champs de bataille pour apporter nourriture et munitions et pour soigner les blessés. Elles ont été immortalisées dans les peintures commandées par le général Makriyannis.

Certaines n'ont pas hésité à prendre les armes, à financer et à commander des navires de guerre, telles Bouboulina, Mando Mavrogenous ou Domna Visvizi, à diriger la défense de l'Acropole, telle Assimo Goura, après la mort de son mari, d'autres enfin à assumer un rôle de cheffe de bande, de messagère, d'espionne ou de simple guerrière. Elles sont méconnues mais nombreuses.

La Grèce a dédié plusieurs rues de ses villes et célèbre régulièrement la mémoire des philhellènes qui ont quitté leurs pays pour aller combattre aux côtés des Grecs. Plusieurs ont péri sur les champs de bataille, notamment lors de la bataille de Péta, en 1822 ou plus tard, en 1826, lors de la chute de Missolonghi, tel le suisse Johann Jakob Meyer qui s'était installé à Missolonghi et qui imprimait le premier journal grec, *Ellinika Chronika*.

Enfin il serait injuste de ne pas inclure parmi les combattants ceux qui n'ont pas pris les armes mais qui ont combattu avec leur plume et leurs idéaux pour préparer la révolution – Rigas Velesinlis a fini décapité pour cela – ou pour la soutenir, tel Ioannis Capodistrias qui, lui aussi, a payé de sa vie.

En déposant cette gerbe il nous semblait important de rendre hommage et d'exprimer notre reconnaissance à toutes celles et à tous ceux, connus et oubliés, qui ont permis la naissance de l'État grec moderne.

Je vous remercie sincèrement de vous être associés à cet hommage.

25.03.2021

Alexandre Antipas